

Éditorial

La jeunesse européenne contemporaine entre doutes et certitudes

Howard Williamson et Antonia Wulff

Lorsque nous nous sommes lancés dans ce troisième volume de *Points de vue sur la jeunesse*, le thème d'une « Europe en bonne santé » avait été retenu. Deux pistes nous intéressaient. La première, disons « étroite », examine la question de la santé et du bien-être des jeunes. La seconde élargit le cadre d'étude à ce que cela signifie d'être jeune dans une Europe des conflits et de l'austérité, et à ce que ressent la jeunesse face à des transitions de plus en plus délicates à négocier. Les repères ont bougé : qu'éprouvent les jeunes qui s'engagent dans un nouveau stage, tout aussi précaire et peu rémunérateur que le précédent, malgré des parcours universitaires sans faute ? Acceptent-ils leur sort, fatalistes, ou regrettent-ils une opportunité manquée (menant peut-être à autant de précarité, tout compte fait) ? Comment vivent-ils le fait qu'à une autre époque un diplôme ouvrait bien plus de perspectives professionnelles ? Que pensent-ils de la nécessité de planifier leur vie à long terme quand les ressources nécessaires à une telle planification sont soumises à tant d'aléas ? Se projettent-ils encore dans l'avenir, ou se contentent-ils de vivre le présent ? Comment apprécier ces questions ou les conceptualiser en termes de « santé » ?

Nous sommes partis du postulat que la santé continuait à faire débat dans les politiques de jeunesse, que les responsables politiques et les jeunes abordent d'un point de vue radicalement différent – ces derniers tendant d'ailleurs à trouver le discours dominant sur la santé réducteur, condescendant, pour ne pas dire offensant. Les modes de vie « sains » sont généralement conceptualisés de manière normative et prescriptive, reflétant ainsi bien souvent des normes parfois inapplicables en l'état dans une économie dite du « savoir ».

Le débat sur la santé replace au premier plan de vieilles tensions, entre protection et participation d'une part et capacité d'action et structure de l'autre. Certains trouveront injuste de positionner les jeunes dans un cadre opposant « sain » et « non sain », dans le sens où la dichotomie, loin d'être neutre, implique un choix, et que leur choix n'est pas toujours le meilleur. D'autres avanceront que la question de la santé est indissociable de celle de l'individu et que, partant, tout problème de santé peut être interprété comme un échec de l'individu plutôt que comme une conséquence d'un malaise sociétal plus général.

Mais serait-il envisageable, dans le cadre des politiques de jeunesse, d'élargir le périmètre de la santé pour y inclure des indicateurs plus diversifiés que les plus fréquemment utilisés (indice de masse corporelle, routines alcooliques et pratiques sportives, par exemple) ? Que signifient une participation, une citoyenneté ou des habitudes de consommation « saines » ? De quels mécanismes de défense « sains » dispose une génération témoin de l'évolution d'un rôle étatique chaque jour plus minime ? Un cadre d'étude sur la santé peut-il nous aider à éclairer la question sous de nouveaux angles ?

Alors que nous mûrissions diverses réflexions sur la structure de ce nouveau volume, les idées d'amour et de haine nous sont apparues comme une approche possible pour saisir certaines attitudes, souvent profondément ancrées et émotionnelles, de la jeunesse. Le peu d'écho suscité par notre appel à contributions, qui visait des articles à caractère anticonformiste et transnational, discutables et comparables, écrits par des acteurs (politiques, universitaires, de terrain) du secteur jeunesse, prouve que nous faisons fausse route. Peut-être notre approche, trop éloignée des conceptualisations plus concrètes de la santé, a-t-elle dérouteré les contributeurs potentiels !

Nous ignorons totalement comment les jeunes vivent, physiquement et psychologiquement, leurs multiples transitions, qu'elles soient influencées par leurs propres aspirations ou par l'attente des autres. Ce que nous en savons projette une image contrastée et confuse. La recherche offre parfois un tout autre éclairage que la pratique – et les résultats d'enquête, un point de vue différent par rapport aux données qualitatives. Sans parler des responsables politiques, qui s'entêtent parfois à vouloir « embouteiller leurs vieux vins dans de nouveaux flacons » ou à appliquer leurs anciennes recettes dans de nouveaux contextes, comme celui des incertitudes qui entourent l'intégration sociale et génèrent des troubles psychosociaux de plus en plus fréquents chez les jeunes. Ces facteurs touchent peut-être toute la jeunesse, exception faite de celle issue des milieux les plus privilégiés. Une analyse de la littérature consacrée à cette question suggère que les problèmes de santé mentale chez les jeunes découlent moins du handicap social de départ que d'une dislocation sociale. Quelle est la place des jeunes en Europe ? Qu'attendent les jeunes de l'Europe ? Qu'est-ce que l'Europe attend d'eux ?

Toutes ces questions ne sont pas approfondies dans ce volume de *Points de vue sur la jeunesse*, mais nombre d'entre elles sont abordées. Nous avons opté délibérément pour un mélange éclectique de contributions, la diversité des arguments étant le meilleur moyen de nourrir réflexions et discussions. Fidèles à la tradition amorcée dès le premier opus de cette série, nous avons sollicité et recueilli les points de vue – théoriques, empiriques et hypothétiques – d'universitaires, de responsables politiques et de professionnels de terrain.

Certains arguments, concernant les facteurs de bonne (ou de mauvaise) santé et de bien-être notamment, sont difficilement discutables. L'un d'eux, déterminant, revient invariablement : celui de la classe sociale – et des schémas d'inégalité et de pauvreté. Les sociétés les plus en forme sont aussi les plus égalitaires, nous a démontré Richard Wilkinson (1996) dans un argumentaire impeccable. Son dernier ouvrage, cosigné par Kate Pickett, *The spirit level: why more equal societies almost always do better*, publié en français sous le titre *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous* (2013), a été

salué par la critique internationale (voir également Atkinson 2016). Publié moins de six mois après le début de la crise européenne, conséquence de l'effondrement des bourses de 2008, il offre une lecture salutaire en ces temps d'inégalités croissantes aux quatre coins de l'Europe, au sein des États membres, et entre les générations. Peut-être devrions-nous envisager la notion d'esprit non seulement en termes de nivellement des chances et des conditions, mais également de *Zeitgeist* – terme désignant l'esprit ou l'humeur caractéristique d'une époque, si l'on en juge par les idées et les convictions d'alors. Comment définir l'humeur de l'Europe du début du XXI^e siècle, au regard des perspectives et des expériences qui s'offrent aux jeunes ? On est bien loin de l'optimisme décontracté et des attentes positives qui prévalaient il y a encore peu, consécutivement à la chute du mur de Berlin, au déclin du communisme, à l'expansion et à l'extension des droits de l'homme, de la démocratie et de l'État de droit à travers une Union européenne (UE) et un Conseil de l'Europe en pleine expansion.

Nul ne le discute, la politique peut faire la différence. Le concept opaque de « politique de la jeunesse » – de toutes ces politiques qui, d'une manière ou d'une autre, façonnent et influencent la place et les perspectives des jeunes – peut stimuler ou a contrario freiner la capacité des jeunes à avancer dans leur vie et à se déplacer, non seulement géographiquement et physiquement (vers d'autres espaces et lieux) mais également psychologiquement (en termes d'aspirations et d'identité). Ces déplacements se trouvent aujourd'hui facilités ou entravés dans des réalités à la fois virtuelles et réelles. Mais les objectifs et la mise en œuvre de politiques de la jeunesse actives ou, inversement, l'immobilisme en cas d'absence de telles politiques peuvent amplifier ou inhiber le sentiment de bien-être chez les jeunes. Les cadres européens impulsent parfois une dynamique, mais, en règle générale, rien ne bouge vraiment sans actions spécifiques menées par les pouvoirs publics à l'échelle nationale, régionale et locale.

Nous ouvrons ce nouveau volume par un entretien avec Harald Hartung. Le chef de l'unité « Politique et programme en faveur de la jeunesse » de la Commission européenne nous confie sa vision des jeunes et de la santé dans l'Europe actuelle. Suit une analyse éminemment critique de Fred Powell et Margaret Scanlon sur l'état de précarité dans lequel se trouvent de nombreux jeunes Européens aujourd'hui, et sur la nécessité d'un agenda politique plus musclé. Inutile de rappeler le poids de la politique, dans le domaine de la santé *stricto sensu* comme dans bien d'autres secteurs affectant la jeunesse. Des politiques d'enseignement, d'emploi, de logement et de formation professionnelle constructives et axées sur les chances contribuent à améliorer la santé des jeunes à court et à long terme. Mais la rhétorique des politiques de la jeunesse transverses et intersectorielles, outre la confusion qu'elle sème, est mal comprise et victime de faiblesses de mise en œuvre. Magda Nico nous en donne la preuve par neuf dans son analyse de publications officielles de grandes institutions.

Les « jeunes », quelle que soit la manière dont on les conçoit ou les définit, sont encore loin d'être maîtres de leur état de santé futur. Si tout le monde s'accorde à reconnaître l'urgence de la situation environnementale et écologique, et le besoin d'actions immédiates, la situation elle-même continue d'être discutée et discutable, nous rappelle Beata Sochacka. De fait, dans le débat environnemental, le court-termisme est de mise, tandis que la démographie appelle une vision sur le long terme.

Dragana Avramov explore pour sa part ce qu'elle qualifie de « dynamique démographique » des jeunes Européens, en examinant les risques qu'ils encourent et les moyens de les répartir plus équitablement.

Au programme, ensuite, une analyse plus ciblée de la santé des jeunes, cette fois à la lumière des actions internationales en faveur de la jeunesse puis, plus loin, de ce que l'on pourrait appeler tour à tour « la jeunesse pour la jeunesse » et « la jeunesse par la jeunesse ». Haridhan Goswami et Gary Pollock se penchent sur la question de la santé et du bien-être dans le paysage changeant de la jeunesse européenne. Leur étude corrobore de nombreux points que les spécialistes du domaine considéreraient certainement comme prévisibles vis-à-vis du bien-être psychologique des jeunes – mais non sans livrer son lot de surprises. Les auteurs concluent par diverses implications politiques.

Osons maintenant un pari peu risqué : les Enquêtes européennes sur la qualité de vie ont oublié un groupe de jeunes. Nous parlons de ceux qui tentent avec l'énergie du désespoir d'accéder à ce qu'ils perçoivent, selon leurs propres termes, comme une « vie meilleure » en Europe. La population croissante de migrants, de réfugiés et de demandeurs d'asile qui cherchent à émigrer en Europe pour échapper à la pauvreté, à l'incertitude, aux conflits armés et à l'oppression au Moyen-Orient et en Afrique compte une part importante d'enfants et de jeunes adultes. Maria Pisani s'intéresse aux questions qui entourent leur fuite, en proposant un point de vue politique assumé, ancré dans un engagement en faveur de la justice sociale. La chercheuse discute également des lacunes théoriques de certaines études (principalement occidentales) consacrées à la jeunesse, qu'elle considère parfois comme déconnectées de la réalité.

Nous délaissions ensuite le sujet de la condition sociale et physique des jeunes en Europe (et ses implications théoriques) pour nous intéresser aux programmes internationaux en faveur de la jeunesse, et plus particulièrement à leurs problématiques générales et à leurs contributions potentielles en matière de santé et de bien-être des jeunes. Ansgar Drücker établit plusieurs liens entre le rapport annuel législatif sur la santé des enfants et des adolescents en Allemagne, établi par le Gouvernement fédéral allemand, et le potentiel du volontariat et des actions internationales en faveur de la jeunesse pour encourager des pratiques de « promotion implicite de la santé ». L'auteur évoque notamment la confiance des jeunes gens dans leur propre efficacité, que des expériences de discrimination et les discours de haine peuvent profondément ébranler. Notre auteur note que la notion d'orientation sexuelle (ainsi que celles de transsexualité et d'intersexualité) est totalement occultée dans le 13^e rapport sur les enfants et les adolescents. Cette question est examinée par Michael Barron, qui nous rappelle que, malgré bientôt deux décennies d'exposition publique pour les violations des droits de l'homme dont sont victimes les personnes lesbiennes, gays, bisexuelles et transgenres (LGBT), qui ont donné lieu à une multitude de résolutions, de conventions et de projets internationaux et européens en faveur de la promotion et de la protection de ces droits, notamment concernant la nécessité d'environnements éducatifs sûrs, on assiste aujourd'hui à une résurgence d'actes et de lois homophobes, principalement en Europe de l'Est et en Afrique. Ban Ki-moon, ancien Secrétaire général de l'ONU, avait déclaré que les droits de l'homme devaient « l'emporter » sur les attitudes culturelles. Il ressort du travail de

Pisani sur les migrations que les déclarations de principe émanant des plus hautes instances trouvent rarement un écho dans le quotidien des jeunes. Les brimades et les actes de violence homophobes – une forme parmi d'autres de harcèlement fondé sur l'identité – mettent en grave danger la santé présente et future des jeunes qui en sont victimes.

L'argument avancé par Drücker, selon lequel les programmes internationaux en faveur de la jeunesse contribuent implicitement à la santé et, d'une manière plus générale, au bien-être des jeunes, est développé à travers le témoignage autobiographique de Gordon Blakely, qui a consacré sa vie à cette cause. La célébration qu'il nous offre de l'épanouissement personnel permis par ce type de programmes n'est pas sans contenir d'importantes mises en garde, mais le propos final est celui d'un vibrant plaidoyer en faveur d'infrastructures saines pour une Europe saine.

Cela étant, des politiques et pratiques structurées ne sauraient influencer à elles seules la santé et le bien-être des jeunes et des adolescents. L'éducation et l'apprentissage par les pairs suscitent également un intérêt croissant. Ce type d'enseignement, qui se manifeste sous des formes diverses visant des objectifs multiples – prévention, information, promotion par exemple – fait l'objet d'un examen critique et mesuré de la part de Yaëlle Amsellem-Mainguy. Attendons-nous à ce que, de plus en plus, les jeunes prennent l'initiative de définir eux-mêmes ce qu'« être en bonne santé » et, surtout, « être en forme » (en termes de silhouette et d'image) signifie pour eux, par référence à internet et aux réseaux sociaux. Il s'agit d'un territoire relativement peu défriché – une nouvelle forme d'espace public où l'individu se met en vitrine – bénéfique pour la santé mais aussi inévitablement porteur de risques. Manfred Zentner nous en propose une exploration à la fois empirique et polémique.

Les points de vue défendus dans ces contributions étaient voués de par leur richesse à se chevaucher, voire parfois à s'opposer. Leur synthèse nous amène à la conclusion que le thème central ne peut se résumer à « la santé et le bien-être » ou « l'amour et la haine ». Nous assistons plutôt à un dialogue entre « doutes et certitudes », dont découlent bien évidemment la santé et le bien-être – ou leurs contraires. Au risque d'énoncer un truisme, il est toujours préférable d'adopter un angle d'attaque holistique : les jeunes évoluant dans un environnement plus favorable verront probablement plus de portes s'ouvrir et traverseront des épreuves moins marquantes. Ils se montreront plus confiants, notamment en l'avenir, et adopteront donc vraisemblablement des modes de vie plus sains, synonymes d'une constitution plus solide. À l'inverse, les jeunes issus de milieux défavorisés, bloqués dans leurs progrès, peuvent succomber (du fait de mauvais choix ou d'une nécessité économique) à des modes de vie moins recommandables, nuisibles à leur santé physique et mentale. Ces relations de cause à effet sont loin d'être linéaires. Elles opèrent même dans de multiples directions.

Les auteurs abordent les thèmes de la certitude et du doute chacun à leur manière. Ils nous parlent de responsabilité, de l'équilibre entre l'action individuelle et collective, du global, du personnel et d'un combat généralisé : rallier, en leur tendant la main, les plus vulnérables et défavorisés, ceux qui « meurent de l'intérieur » (d'anxiété, de dépression, de fatalisme, de dislocation sociale et de désespoir) comme ceux qui meurent vraiment (de maladie, de suicide ou sur les rivages d'Europe). Les nouvelles

ne sont pas soit bonnes, soit mauvaises. À certains égards, les jeunes prennent mieux soin d'eux que jamais, des âmes charitables veillent sur eux. Leur confiance dans les différentes sexualités apparaît plus solide, même si le rapport allemand sur la santé semble vouloir occulter cette question. Le numérique ouvre de nouvelles possibilités de sensibilisation, de compréhension. Il peut aider les jeunes à prendre confiance en eux. Cela étant, certaines questions nécessitent une attention d'urgence : la justice intergénérationnelle, les défis posés par les mobilités et les migrations en termes de cohésion sociale, les engagements en faveur des droits de l'homme et, enfin, les égalités. Peut-être ne produirons-nous jamais, si tant est que nous y aspirions, des résultats égalitaires, mais il est de notre devoir de garantir l'égalité des chances. Une bonne santé et un environnement qui la favorise offrent les fondations sur lesquelles se bâtit une génération de jeunes gens confiants, plutôt que rongés par les incertitudes.

RÉFÉRENCES

Atkinson A. (2016), *Inégalités*, Le Seuil, Paris.

Wilkinson R. (1996), *Unhealthy societies: The afflictions of inequality*, Routledge, Londres.

Wilkinson R. et Pickett K. (2013), *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Les petits matins, Paris.